REVUE
SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VII. — 2e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DES BONS-ENFANTS, 29

1864

La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table raisonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémique, controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actuelle spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouvrages sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses dans lesquelles sont envisagés les doctrines et les faits actuels ou passés qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualistes avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les faits communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garantie de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'indication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse recourir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spiritualiste célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques que se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, les apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différents procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des sciences dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la Revue.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour la province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peut s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'abonne à Paris, au bureau du* Journal, rue du Bouloi, 21. — Le prix des trois précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payent 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise des facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à La Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour l'*Espagne, *MM. Bailly-Baillière, 11, calle del Principe, à Madrid; pour l'*Angleterre, *M. Baillière, libraire, 219, Regent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hebert, libraires, rue de Chartres, 56, à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjardins, rue Saint-Vincent, 13, à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées.

UE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1864. — 2e LIVRAISON.

ANQUET SPIRITUALISTE OFFERT A M. HOME.

TATION CONTRE LES PERSÉCUTIONS DE LA POLICE PONTIFICALE ONTRE LES ANATHÈMES AUXQUELS NOS CROYANCES SONT EN TE DANS LE CAMP CLÉRICAL.

us avons dans notre dernière livraison fait connaître l'inter- oire subi à Rome par M. Home devant un commissaire de lice pontificale. Le médium n'avait obtenu de demeurer la capitale du monde catholique que grâce à l'intervention ambassadeur d'Angleterre, et qu'en promettant par écrit de stenir de tout commerce avec les Esprits. Mais le gouverne- it pontifical ne s'est pas cru rassuré par une telle promesse. présence de M. Home l'empêchait, paraît-il, de dormir ; ne se tant plus, comme aux temps de la primitive Église, la puis- ice spirituelle nécessaire pour paralyser les prétendus mauvais prits, le pouvoir de fascination qu'ils lui attribuaient, les êtres et prélats du Vatican se sont obstinés à se servir contre i des rigueurs du bras séculier. Ils ont eu recours à un moyen ut jésuitique de l'expulser légalement. Comme tout auteur d'un

livre mis à l'index par la sacrée congrégation qui est chargée de ce soin ne peut habiter dans les États du pape, ils se sont vite dépêchés de faire déclarer hérétiques les *Mémoires* du médium. Alors, M. Home, tombant sous l'application de la loi de proscription, a pu être expulsé. Autrefois, on eût été plus loin, on l'eût brûlé ; mais aujourd'hui, à Rome, on n'ose pas faire ainsi disparaître du nombre des vivants des sujets libres d'États puissants, surtout quand ils sont connus de tous et qu'on pourrait demander compte de leur disparition.

M. Home, expulsé par les foudres temporelles et spirituelles du saint-siége, s'est rendu à Naples, où il a été accueilli par les plus vives marques d'intérêt et de sympathie. Il y a retrouvé d'anciens amis, entre autres Alexandre Dumas, qui s'était rendu autrefois en Russie avec lui dans la compagnie de la famille de son beau-frère, M. le comte Kouchelef. Mais pour avoir échappé au bras séculier des jésuites, il n'a pu se dérober entièrement à leurs intrigues ; comme on sait, c'est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout. Afin de donner le change à l'opinion, ils s'étaient hâtés de répandre le bruit en France et ailleurs que le médium avait été chassé de Rome pour les mêmes raisons qui l'avaient fait expulser de France avec défense d'y revenir. Pour répondre à ces insinuations mensongères, le médium résolut de quitter Naples sur-le-champ pour revenir à Paris, où il est actuellement et où nous l'avons vu le jour de son arrivée.

Chemin faisant, il s'est arrêté à Nice pour y serrer la main à des frères et sœurs spiritualistes, et il y a été accueilli avec le même intérêt, avec le même enthousiasme pourrions-nous dire, qu'à Naples.

Il a été assez heureux, pendant le court séjour qu'il y a fait, pour y donner à des incrédules la preuve des remarquables facultés dont il est doué. Il compte demeurer quelque temps à Paris.

A la suite d'un entretien que nous avons eu avec lui, il a bien

voulu accepter l'idée d'un banquet qui lui serait offert comme protestation de l'ostracisme auquel il a été en butte de la part de messieurs les agents de la police papale : c'est une belle occasion pour les spiritualistes en France d'affirmer une fois de plus leurs croyances et de marquer l'indignation que doit leur causer l'intolérance d'un sacerdoce qui a pour habitude de fulminer contre nous l'anathème et l'injure, et d'aller jusqu'à la persécution quand le pouvoir lui en est donné. Tous les croyants qui veulent s'associer au projet de banquet que nous émettons ici, et qui aura lieu aux mêmes conditions que celui du 17 juillet 1862, peuvent se faire inscrire dès aujourd'hui au bureau de la *Revue spiritualiste.* La liste des souscripteurs ne sera close que le jour du banquet même, qui est fixé au jeudi 10 mars prochain.

Nous le répétons, le moment est venu pour tous ceux qui communient dans nos croyances de fraterniser et de serrer leurs rangs. Ce qui est arrivé à Rome semble être du reste le résultat d'un espèce de mot d'ordre général donné à la milice catholique. Partout des brochures, des livres petits et gros sont publiés contre nous; partout des sermons, des mandements épiscopaux vont prêchant la croisade anti-spiritualiste. Que ceux des organes qui sont le plus directement atteints dans ces publications et ces sermons se taisent, par le système qu'ils ont pris de dire qu'avec des *Credo* qui renversent de fond en comble la foi chrétienne, on peut se dire tout de même bon catholique; qu'ils appliquent leur habileté à ne pas laisser connaître à leurs lecteurs le déchaînement auquel leurs doctrines sont en butte dans le camp des prélats : ce sont là de petites habiletés que nous ne devons point imiter. Le soldat vaillant qui lutte dans le bon combat des idées doit non-seulement parer les traits qu'on lui lance, mais encore riposter à l'ennemi. Il ne doit pas laisser exister de malentendu, de suspicion sur sa sincérité, son dévouement au drapeau qu'il a arboré; il doit le déployer et le défendre au grand jour. C'est ce que nous avons toujours fait; c'est ce

que nous convions nos frères et adeptes de faire avec nous.

Qu'on juge du reste avec combien peu de ménagements nous sommes traités, par ce passage que nous extrayons d'un récent mandement de Mgr l'évêque de Strasbourg.

Z.-J. Piérart.

EXTRAIT DU MANDEMENT DE Mgr DE STRASBOURG.

« Le démon se cache sous toutes les formes possibles pour éterniser sa conspiration contre Dieu et les hommes, pour continuer son œuvre de séduction. Au paradis, il s'est déguisé sous la forme du serpent. S'il le faut, ou si cela peut contribuer à la réalisation de ses projets, il se transforme en l'ange de lumière, comme le prouvent mille exemples consignés dans l'histoire.

« A une époque plus récente, le démon a même retiré de l'arsenal de l'enfer des armes usées par l'âge et couvertes de rouille, dont il s'était servi au temps les plus reculés, mais particulièrement aux deuxième et troisième siècles, pour combattre le christianisme.

« Les tables tournantes, les Esprits frappeurs, les évocations, etc., sont autant d'artifices, et Dieu les permet pour le châtiment des hommes impies, curieux et légers. Si les mauvais génies, comme l'assurent les saintes Écritures, remplissent l'air; s'ils nuisent aux hommes dans leurs corps et dans leurs âmes (voyez le livre de Job et maints autres passages de l'Écriture); s'ils peuvent faire parler du bois, une pierre, un serpent, des chèvres, une ânesse; si, près du lac de Génésareth, ils reçoivent sur leur propre demande la permission d'entrer dans des animaux immondes, il leur est aussi possible de parler par le moyen de tables, d'écrire avec les pieds d'une table ou d'une chaise, d'adopter le langage et d'imiter la voix des morts ou des absents, de raconter des choses qui nous sont inconnues ou qui nous paraissent impossibles, mais qu'en leur qualité d'Esprits ils

peuvent voir et entendre. — Toutefois, malheur aux hommes insensés, oisifs, imprévoyants et criminellement indiscrets, qui cherchent leur passe-temps dans des jongleries diaboliques, qui ne craignent point de recourir à des moyens superstitieux et défendus pour arriver à la connaissance de l'avenir et d'autres mystères que le démon ignore ou ne connaît qu'imparfaitement! Qui aime le péril périra dans le péril ; qui joue avec les serpents venimeux n'échappera pas à leur dard meurtrier ; qui se précipite dans les flammes sera réduit en cendres ; qui recherche la société des menteurs et des fourbes deviendra nécessairement leur victime. C'est là un commerce avec les mauvais anges, auxquels les prophètes de l'Ancien Testament donnent un nom qu'on ne porte pas volontiers dans une chaire chrétienne. Quand ces évocations ont lieu, le malin esprit pourra bien dire d'abord l'une ou l'autre vérité, et parler selon les désirs des curieux, afin de gagner leur confiance ; mais les personnes impatientes de pénétrer des mystères sont-elles séduites et éblouies, alors se rapproche de leurs lèvres la coupe empoisonnée ; on les rassasie de toutes sortes de mensonges et d'impiétés, on les dépouille de tous les principes chrétiens, de tous les pieux sentiments. Heureux celui qui s'aperçoit à temps qu'il est tombé entre des mains diaboliques, et qui peut, avec le secours de Dieu, repousser les liens dont il allait être chargé!... »

Nous livrons aujourd'hui à l'appréciation de nos lecteurs le factum de M. l'évêque de Strasbourg, sans y ajouter un mot de commentaire. Nous lui ferons toutefois, ainsi qu'à la plupart des prélats démonophobes, qui sont en ce moment tout anathème contre nos idées, nous lui ferons, disons-nous, ainsi qu'à ses confrères de Rome, une part de réponse. Elle viendra le jour du prochain banquet spiritualiste, le 10 mars.

Z.-J. P.

BIBLIOGRAPHIE.

—

M. DE MIRVILLE, M. MIRON. — LEURS NOUVEAUX OUVRAGES.

C'était en 1854, un an après l'invasion du fameux *phénomène* des tables tournantes. Tandis qu'en Amérique des milliers de croyants s'y attachaient pour l'étudier et le porter à son développement naturel, en France une foule d'esprits, qui s'en étaient engoués d'abord, le délaissaient avec dédain. Ainsi en est-il toujours dans ce beau pays de l'esprit, où l'on passe sur toute chose avec légèreté et inconstance. Sans soupçonner qu'il s'était révélé là un grand fait, de nature à reporter l'attention sur de graves questions autrefois longuement scrutées par les philosophes, la plupart se mirent à s'en moquer. Parce que, ignorant les lois et conditions inhérentes à la production du phénomène, méconnaissant son côté grave et sa corrélation avec les idées de l'ordre religieux, beaucoup n'y avaient point trouvé la satisfaction parfaite d'une vaine curiosité et de recherches d'un ordre tout mondain, il s'en était suivi des négations, des rires, des plaisanteries. Hallucination, jonglerie, aberration! s'écriaient les uns; magnétisme, mouvements inconscients, contraction de muscles, électricité, âme collective! s'écriaient les autres. Le phénomène allait demeurer là, faute d'une constante et consciencieuse étude, enterré sous le sarcasme ou l'indifférence, quand tout à coup surgit l'ouvrage de M. de Mirville intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*. L'auteur apportait une foule de faits minutieusement observés, revêtus de leurs témoignages, témoignages de la valeur desquels chacun pouvait s'assurer. Il était revêtu en outre de la profession de foi franche et nette, des aveux positifs de trois notabilités de l'ordre scientifique ou religieux : le révérend père Ventura de Raulica, M. de Saulcy, ancien élève de l'École polytechnique,

membre de l'Institut; M. Coze, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg. L'effet que produisit l'apparition de ce livre fut extraordinaire. Venir parler des Esprits en plein XIX[e] siècle! en pleine époque de matérialisme! En parler avec esprit et autorité, y croire, et, bien plus, y faire croire, cela était inouï! Qui songeait alors aux Esprits, aux revenants, aux sorciers? Quelques bonnes femmes peut-être, dans quelque hameau reculé de la Bretagne et de l'Auvergne. Mais à Paris, au siége de la civilisation, à côté de l'Institut, au berceau de Voltaire, il n'y avait pour tomber dans une si scandaleuse aberration que de pauvres fous, des visionnaires, des imbéciles. Cependant M. de Mirville n'était ni un visionnaire, ni un aliéné, ni un imbécile, beaucoup s'en fallait. Son livre était écrit avec verve et esprit. Il était plein de faits, de preuves authentiques, de raisonnements rigoureux. Il citait mille faits contemporains dont on pouvait aller constater l'existence; bien plus, il démontrait que ce qu'on pensait être la superstition de pauvres intelligences bornées avait été la croyance d'une foule de grands hommes, l'honneur et les lumières de l'humanité, et que les manifestations des Esprits étaient un fait aussi ancien, aussi universel que le monde. Il est vrai que, pour établir la réalité de ce fait, l'auteur n'en disait pas beaucoup de bien pour cela. Il le mettait le plus souvent et sans plus de cérémonie sur le compte du diable, de monsieur le prince des ténèbres, l'éternel tourmenteur de la pauvre humanité. Son livre n'en eut pas moins un immense succès, — succès de curiosité, tout d'abord. Voltaire avait nié le diable. Béranger avait chanté sa mort et son enterrement. Le diable existait donc? Oui. Il avait toujours existé du reste, ou, s'il était mort, c'était pour ressusciter plus puissant que jamais. Il est vrai que depuis longtemps il vivait à la Bourse, chez les tripoteurs, les usuriers, les faussaires, les sophistiqueurs de denrées alimentaires, politiques ou religieuses; mais on n'y avait vu que ses pompes et ses œuvres, sans reconnaître le plus petit bout de ses oreilles et ses griffes. M. de Mirville le montrait ailleurs, là

où on ne se le serait pas imaginé, et il le montrait si bien qu'on fut forcé d'y croire, ou du moins d'argumenter sérieusement avec lui pour combattre ses assertions.

Les uns n'en prirent point la peine, et, après avoir lu son livre avec curiosité, le rejetèrent en s'écriant : *Vade retro*, *satanomane*, qui veux nous ramener au moyen âge, au beau temps du sabbat et des fagots ! Retire-toi, revenant d'un autre monde : nous n'avons que faire de toi et de tes exorcismes !

D'autres, et nous fûmes de ce nombre, acceptèrent les faits cités par M. de Mirville sans les interpréter comme lui. Là où il voyait l'action du diable, ils virent un fait providentiel appelé à ressusciter, à revivifier le sentiment religieux ; là où il voyait l'abomination de la désolation, ils virent des faits d'un enseignement salutaire, qui pouvait, il est vrai, avoir ses écueils, les meilleures choses ont les leurs, mais qui avait aussi ses bienfaits, d'immenses consolations. Au lieu de ne voir que le diable dans les manifestations de l'autre monde, ils y virent, comme dans celui-ci, des bons et des mauvais Esprits qu'il fallait apprendre à discerner, à bien consulter ou à écarter pour la satisfaction des besoins du cœur, l'éclaircissement et l'épuration des vérités religieuses, aspiration irrésistible des âmes et des intelligences. Au lieu de s'arrêter à la démonomanie du moyen âge et à la façon dont les habiles du catholicisme naissant nous avaient présenté leurs solutions, taillé l'édifice compliqué de leurs dogmes, ils allèrent reprendre la question au point où l'avaient laissée les Néoplatoniciens, ces héritiers de la grande tradition spiritualiste de l'antiquité, et se proposèrent de donner à leurs doctrines les modifications, le couronnement que réclament nos temps de lumière. — Nous fûmes, disons-nous, du nombre de ces croyants, de ceux que le livre de M. de Mirville avait intéressés, et c'est pour répondre à cette manière de voir que la *Revue spiritualiste* a été fondée.

Depuis son premier volume, M. de Mirville en a publié quatre autres sur le même sujet. Ce sont, comme le premier, des volumes

grand in-8°, compactes, remplis de matière, de faits, d'appendices, en un mot une véritable encyclopédie des questions et des faits qui se rattachent aux manifestations des Esprits. Ces volumes, parus depuis peu, continuent son ouvrage ou plutôt la série de mémoires adressés par lui aux Académies. Ils sont consacrés aux *manifestations historiques dans l'antiquité profane et sacrée, rapprochées des faits de l'ère actuelle.* Chacun d'eux est précédé d'une table analytique fort utile pour la facilité des recherches.

Nous sommes loin d'être d'accord en tout avec l'auteur de ces volumineux mémoires: — son point de vue est trop différent du nôtre; — mais nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'ils font infiniment d'honneur à l'érudition de l'auteur, à son activité, au soin consciencieux qu'il a mis à consulter les documents, à recueillir les faits. M. de Mirville est un véritable bénédictin, un de ces hommes comme il n'y en a plus guère en France, à qui rien ne coûte, ni le temps, ni l'argent, ni les voyages, ni le travail, pour mettre au jour dans une voie peu parcourue un livre complet. En le lisant, on se rappelle qu'il est originaire de cette laborieuse et persévérante Normandie qui nous a donné les Bochart, les Basnage, les Daniel Huet, les Dacier et tant d'autres savants distingués.

Nous n'avons pas la prétention d'examiner ici particulièrement le nouvel ouvrage, l'espace dont nous avons à disposer dans notre modeste recueil ne nous le permet pas; d'ailleurs, l'œuvre de M. Mirville n'est pas une de celles qu'on peut bien faire connaître en un jour; mais nous nous promettons d'y revenir souvent, de le citer, de l'examiner de tout près pour quelques unes des questions qu'il y traite. Disons seulement aujourd'hui à la louange de l'auteur que si son livre est imbu de théories démonologiques, il n'est pas un de ceux qui proscrivent quand même tout commerce avec les Esprits. Il admet en cela des cas licites, bons, salutaires dans leurs effets. Il en cite un certain nombre, en l'appuyant de faits nombreux, et il termine par un chapitre intitulé: *Nécrolâtrie*, dont nous extrayons les phrases

suivantes, qui sont en quelque sorte une concession récemment arrachée à l'auteur par un sentiment de justice et de vérité :

« Comment allons-nous pouvoir maintenant, dit-il, distinguer la nécromancie interdite et coupable de la nécromancie encouragée et permise ?

« Quel sera notre critère ? Ce ne sera pas l'ardent désir d'entrer en communication avec les morts, puisque ce désir est implicitement contenu dans le dogme de la communion des saints. Ce ne sera pas l'apparition accueillie, écoutée, puisqu'elle a lieu dans les deux camps. Ce ne sera pas l'évocation des images, puisque nous venons de voir des saints la pratiquer dans un but de consolation et de charité. Ce ne sera pas la consultation, puisque toutes ces lettres signées n'étaient pas autre chose (ici l'auteur fait allusion à des faits cités d'écriture directe obtenus dans certaines circonstances par de pieux fidèles). Ce ne sera pas non plus le pacte, puisque saint Thomas paraît avoir mis à cet égard en pratique ce qu'il professait ailleurs en théorie. Ce ne sera pas un culte domestique, qui rappelle à beaucoup d'égards celui des ancêtres chinois, puisqu'on admire avec raison le touchant intérêt qui s'y rattache. Que reste-t-il donc à condamner désormais ? Rien quant au fond et quant au principe général ; mais tout, apparemment, dans les moyens, dans les agents que l'on emploie pour son application et dans le drapeau sous lequel on agit.

« Il nous faut donc une fois de plus encore appliquer ici ce grand principe que « tout est bien dans les voies du Seigneur », et que les meilleures choses peuvent se changer en crimes par cela uniquement qu'elles passent d'un étendard dans un autre. »

Mais là s'arrêtent les concessions de M. de Mirville, concessions que nous apprécions. Selon lui, le bon étendard c'est le catholicisme, en dehors duquel il n'y a que perdition et œuvre diabolique. Selon nous, le bon étendard serait les principes de la religion universelle, et nous appelons religion universelle celle qui, outre les dogmes qu'on retrouve identiques, partout les

mêmes, dans les croyances particulières, se compose des principes de la loi naturelle que Dieu a gravés dans le cœur et la conscience des hommes. Selon nous, voilà la vraie religion, le bon étendard; et pourvu qu'un homme s'y conforme, il peut tout aussi bien que le plus saint des enfants de l'Église avoir la prétention de communiquer sûrement avec les bons Esprits, et nous mettons au nombre des bons Esprits les âmes des justes de tous les temps et de tous les cultes.

Un saint lama, un pieux derviche, un digne marabout, un vertueux calviniste, un noble philosophe spiritualiste, agissant dans la même pureté d'intentions et de moyens que le veut M. de Mirville, ont selon nous autant à espérer des anges, des purs Esprits de Dieu, que n'importe quel fidèle observateur des canons du saint concile de Trente. Mais nous reviendrons plus tard sur ces affirmations et sur le livre de M. de Mirville. Ce livre mérite qu'on s'en occupe sous une foule de rapports. D'abord, son auteur n'a pas tout dit sur la question. Il annonce pour paraître prochainement un troisième et dernier mémoire intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations historiques dans l'Église et dans le monde depuis le commencement de l'ère chrétienne.* Nous en parlerons. Examinons maintenant le livre de M. Miron.

Demandez à une foule d'incrédules qui répudient les dogmes catholiques les motifs de leur incrédulité. Beaucoup vous répondront que c'est parce que ces dogmes ne sont pas pour eux la vérité religieuse par excellence, qu'ils y reconnaissent une foule de choses qui heurtent leur conscience et leur raison. Mais croyez-vous que pour cela ils mettent leur conduite d'accord avec leur manière de voir? Nullement. Les uns ont pour motif le respect humain, la crainte de se singulariser; d'autres, une certaine paresse de conscience. Tous se plaisent à demeurer sur ce point en contradiction avec eux-mêmes, alléguant qu'il faut se conformer aux usages établis; que, d'ailleurs, la religion n'est pas ce qui importe le plus aux affaires de ce monde, et que s'il fait bon d'être musulman à la Mecque, il n'est pas

moins convenable de se montrer bon catholique en Bretagne, en Espagne ou dans le faubourg Saint-Germain. C'est cette situation d'esprit, cette manière de voir, que Lamennais a si bien fustigée sous le nom d'*indifférence en matière de religion*, attitude beaucoup plus blâmable selon lui que l'incrédulité franche, qui lutte, proteste et s'agite contre ce qu'elle ne croit pas : car l'homme qui raisonne la foi, compare les dogmes, s'en préoccupe, est mille fois plus près d'arriver à la vérité que celui qui se démet lâchement et laisse faire.

Toutefois, avouons que l'indifférence en matière de religion diminue. Aujourd'hui, bon nombre d'esprits sont vivement préoccupés de la question religieuse. Non-seulement ils cherchent la croyance qui convient le mieux à leur raison et à leur cœur, mais ils sont tout disposés à se conformer dans la pratique aux règles de cette croyance. Qu'ils aient confiance : le spiritualisme leur donnera à ce sujet toutes les solutions désirables, leur ouvrira les horizons qu'ils cherchent. Nous en avons pour preuve le déchaînement auquel il est maintenant en butte de la part des représentants du dogme catholique.

Jamais, en effet, on ne vit autant fulminer d'anathèmes contre une idée, que ceux qui retentissent aujourd'hui du haut des chaires catholiques contre nos croyances. Ce que nous avons rappelé et dit en tête de cette livraison en donne un aperçu. Les prêtres, les prélats, les cardinaux, les jésuites décidément nous en veulent : selon eux, nous sommes dans le faux, dans la perdition, dans l'abomination de la désolation. A cela il n'y a pas d'autres moyens de défense que d'examiner leurs propres dogmes et d'en montrer l'insuffisance et l'erreur. Mais où trouver pour le commun des chercheurs un ouvrage où toutes les objections, les arguments, les faits contraires au dogme catholique soient clairement, substantiellement résumés, où ce qu'a enseigné de plus sérieux le XVIII[e] siècle soit rassemblé avec ce qu'a trouvé de plus inébranlable le XIX[e], où les vastes travaux exégétiques de l'Allemagne soient mis à contribution, repro-

its avec la clarté de l'esprit français? Cet ouvrage n'existait s jusqu'à présent en France. Il vient de paraître. Il est intilé : *Examen du Christianisme*, par Miron, 3 volumes in-12, rmat compacte avec appendices.

Nous ne partageons pas en tout la manière de voir de .. Miron. Il y a dans son livre des points sur lesquels nous ommes forcément en dissidence. Nous lui reprochons de voir arfois dans certaines questions les choses par leur petit côté ; 'avoir çà et là recours à des arguments faibles, si on les comare à ceux qu'il a groupés avec tant de bonheur ; de se iontrer en général assez peu tourné vers les hautes questions e métaphysique et de philosophie de l'histoire. Nous regrettons le plus qu'après tant de négations puissantes, il n'ait point fornulé d'affirmations, présenté un idéal religieux, des croyances supérieures à celles dont il fait si bien la critique. Il ne s'agit pas seulement de démolir, il faut réédifier, sous peine de laisser dans l'âme un vide attristant. Mais peut-être a-t-il pensé que ce n'était pas son œuvre, qu'on ne pouvait tout faire à la fois. Aux spiritualistes peut-être est dévolue la seconde partie de la tâche. En attendant, ils ne peuvent que féliciter des hommes comme l'auteur de l'*Examen critique* de la religion chrétienne, qui a montré avec talent tout ce qu'il y avait de mal assis, de défectueux dans l'édifice catholique. C'est pourquoi, après quelques paroles d'une critique obligée, nous ne pouvons que nous empresser de payer à ce livre le juste tribut d'éloges qu'il mérite.

L'ouvrage de M. Miron est écrit comme le devraient être tous les ouvrages de controverse religieuse. Il s'adresse aux masses ainsi qu'aux hommes instruits. L'auteur n'y fait pas parade d'une érudition indigeste. Il ne surcharge pas son texte de citations latines, grecques, hébraïques, comme l'ont fait d'autres exégètes. Il sait qu'en France on doit écrire pour tout le monde, être bref et clair. Il l'est autant qu'on peut l'être. Sa dialectique est serrée; il va droit au but, sans phrases inutiles ; il presse l'argument, prévient les objections, cite les textes avec exacti-

tude, se résume et conclut toujours avec succès. Il y a des chapitres dans son livre qui sont traités de main de maître. Nous citerons entre autres ceux qui sont relatifs à l'origine, à l'authenticité des livres saints, à l'époque où ils ont été écrits, aux altérations qu'ils ont subies. Nous citerons aussi ceux qui sont relatifs aux prophéties, à la divinité de Jésus. M. Miron parle beaucoup de miracles ; à ce sujet, il dit quelques bonnes choses auxquelles n'ont guère songé ceux qui, avant lui, se sont occupés de cette matière.

Dans son paragraphe intitulé : *Ce qui ne serait pas dû à l'action de l'homme, doit-il nécessairement être attribué à l'action immédiate et spéciale de Dieu ?* on trouve le passage suivant : « Entre Dieu et l'homme, il peut y avoir une infinité de classes d'êtres intermédiaires, et nous ne pouvons savoir si quelques-uns de ces êtres n'ont pas le pouvoir d'agir sur notre globe et sur l'homme lui-même. S'il en est ainsi (et c'est ce qu'affirment toutes les religions), ces êtres agiront conformément aux lois générales qui régissent l'univers et aux lois particulières qui leur sont propres ; mais leur action sera tout aussi naturelle que celle de l'homme, et les faits qu'ils produiront, bien que surprenants pour l'homme qui en ignore les causes, n'auront rien de miraculeux et de surnaturel, pas plus que les faits par lesquels l'homme manifeste son existence aux animaux placés par Dieu dans son domaine. »

Voilà donc M. Miron porté à croire à l'existence des Esprits et à leur action sur le monde. Ce qu'il ajoute après n'est pas éloigné de notre manière de voir. Nous croyons avec lui que l'homme ne doit pas abdiquer sa raison devant les faits d'un ordre qui paraît surnaturel, et qu'il peut, par la vraie science, le critérium de sa conscience et d'une raison libre de toute passion, juger toutes les doctrines et les faits devant lesquels on voudrait le forcer à s'incliner.

Mais nous aurons l'occasion de revenir sur l'ouvrage de

M. Miron et de le citer parfois. L'espace nous force à interrompre ici notre compte rendu.

Notre prochaine livraison sera consacrée à l'examen d'un autre ouvrage non moins important au point de vue religieux : celui de M. Michel Nicolas, intitulé : *Études critiques sur le Nouveau Testament.*

Z.-J. Piérart.

LES ESPRITS METTANT TOUTE LA VILLE DE POITIERS EN ÉMOI.

— On lit dans le *Journal de la Vienne :*

« Depuis cinq ou six jours, il se passe, dans la ville de Poitiers, un fait tellement extraordinaire qu'il est devenu le sujet des conversations et des commentaires les plus étranges. Tous les soirs, à partir de six heures, des bruits singuliers se font entendre dans une maison de la rue Neuve-Saint-Paul, habitée par Mlle d'O.., sœur de M. le comte d'O... Ces bruits, d'après ce qui nous a été rapporté, font l'effet de détonations d'artillerie : de violents coups semblent frappés sur les portes et sur les volets. On avait d'abord cru pouvoir en attribuer la cause à quelques plaisanteries de gamins ou de voisins malintentionnés. Une surveillance des plus actives a été organisée. Sur la plainte de Mlle d'O.., la police a pris les mesures les plus minutieuses; des agents ont été apostés à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les explosions se sont produites, néanmoins, et nous tenons de source certaine que le sieur M.., brigadier, a été surpris par une commotion telle, qu'il ne peut même s'en rendre compte.

« Notre ville tout entière se préoccupe de cet inexplicable mystère. Les enquêtes faites par la police n'ont jusqu'à présent abouti à aucun résultat. Chacun cherche le mot de cette énigme. Quelques personnes, initiées à l'étude du spiritisme, prétendent que des Esprits frappeurs sont les auteurs de ces manifestations,

auxquelles ne serait point étranger un médium fameux, qui cependant n'habite plus le quartier. D'autres rappellent qu'un cimetière a existé autrefois dans la rue Neuve-Saint-Paul, et nous n'avons pas besoin de dire à quelles conjectures elles se livrent à ce sujet.

« De toutes ces explications, nous ne savons quelle est la bonne; toujours est-il que l'opinion est fort émue de cet événement, et qu'hier soir une foule si considérable s'était rassemblée sous les fenêtres de la maison d'O.., que l'autorité a dû requérir un piquet du 10e chasseurs pour faire évacuer la rue. Au moment où nous écrivons, la police et la gendarmerie occupent la maison. »

LE SPIRITUALISME EN TURQUIE. — POÉSIES MÉDIANIMIQUES.

Notre cause compte des adeptes jusqu'en Turquie. Voici un croyant de la ville d'Homère, de Quintus-Calaber et des pays qui ont vu naître Héraclite et Thalès. Est-ce le souffle de ces grands esprits qui lui suggère la philosophie dont il nous envoie un échantillon et qui lui inspire de la formuler en vers. Il demande à ses frères d'Europe qu'ils veuillent bien juger sa poésie. Sans doute que les frères d'Europe, sauf quelques réserves, diront que pour un esprit turc ce n'est pas trop mal, et qu'ils l'engageront à continuer. Voici donc sans y rien changer les deux communications précédées de lettres d'envoi.

Smyrne, le 12 janvier 1864.

Monsieur,

Je vous écris cette lettre pour vous envoyer quelques vers qui m'ont été inspirés par une divinité qui, je puis dire, n'a cessé de me suivre et de me conseiller depuis 1830. Elle m'a inspiré plusieurs pièces de vers que je vous enverrai plus tard. Aujourd'hui elle me crie à l'oreille de vous envoyer cette dernière pièce en

me disant : « Voilà le jour que tu dois te montrer au monde et que le monde va te comprendre et te recevoir. » Je suis donc sa voix, et je vous envoie ces vers tels qu'ils m'ont été donnés, sans chercher à rien changer à leur première forme ni tâcher de leur donner cet ensemble et cette régularité que l'art seul peut y ajouter, mais qui gâteraient, à mon avis, toute leur originalité.

Vous en ferez, Monsieur, ce que bon vous semblera, et vous les jugerez selon ceux qui vous parleront tout bas à l'oreille : car, pour moi, je suis persuadé que chacun de nous a un Ange dont la pensée subjugue et conduit l'homme dans le moment même où l'homme croit agir dans son entière volonté.

Cette dernière pensée demande des développements que je pourrai vous donner plus tard ; en attendant, Monsieur, j'ai l'honneur d'être un de vos abonnés.

J. Tricon.

A TOUS LES SPIRITUALISTES DE PARIS.

Messieurs, je suis en vous et vous êtes en moi.
Du Dieu qui régit tout, telle est l'auguste loi.
En lui tout se produit, et tout est en lui-même.
Il ne récolte point. et jamais il ne sème.
C'est l'Océan sans fin qui reçoit chaque jour
Les fleuves, les torrents, qu'il nourrit à son tour.
Ce que nous appelons Esprit, âme, matière,
Végétaux, animaux, calorique, lumière,
En lui sont, et dans lui. Car, principe et moteur,
De soi-même il se voit le propre créateur ;
Et comme rien en lui ne saurait se détruire,
La mort n'existe point. Mais, pour se reproduire,
Tout change à chaque instant de forme, de contours;
Ainsi tout semble naître et mourir tous les jours ;
Ainsi les végétaux se font animalcules,
Et d'engrais qu'ils étaient deviennent molécules
D'êtres spirituels et de corps agissant,
Montant du dernier ordre au rang du Tout-Puissant.
Faites bien attention. Ce que je viens de dire
Sont choses que l'on voit chaque jour se produire.
Qu'est-ce donc qu'exister, et qu'est-ce donc mourir?

Voilà ce qu'en effet on ne peut définir;
Car dès le premier jour que l'on vient en ce monde,
On sort d'un océan ou d'une nuit profonde,
Pour germer quelque temps, puis rentrer tour à tour
Dans le sein de celui qui nous donna le jour.
La vie est donc partout, partout est l'existence,
Et la mort n'est qu'un mot qui marque l'impuissance
De notre esprit étroit, qui ne peut réunir
Deux états dans un mot et les bien définir.
Dieu, c'est tout l'univers : c'est l'âme de toute âme,
C'est le corps, c'est l'esprit, c'est le feu, c'est la flamme,
C'est le flot bondissant, c'est le vent qui mugit,
Qui, par sa volonté, se règle et se régit.
Ne nous demandons plus ce que l'homme peut être.
Parcelle du grand tout, il ne peut se connaître,
Mais il sent que, rayon d'un être radieux,
Son règne est sur la terre et sa vie en tous lieux.

Smyrne, le 28 janvier 1864.

Monsieur,

Dans ma lettre du 12 janvier je vous ai promis de vous envoyer successivement les différentes pièces de poésie que mon génie m'a inspirées. Eh bien, je commence par vous expédier celle-ci. J'ose croire qu'elle vous plaira et que votre nombreux auditoire ne sera pas fâché de la connaître. Elle m'a été inspirée en 1831, lors de l'arrivée des Saints-Simoniens à Smyrne. Ces Messieurs voulaient m'enrôler dans leur compagnie, mais mon Ange, qui ne voulait point, me dicta ces vers que je donnai en réponse à un discours que le père Barreau avait fait pour me persuader de le suivre dans sa mission. Le père Barreau me dit alors : « Et pourquoi ne suivez-vous pas Dieu qui vous conduit ? — Parce que ce même Dieu me dit d'attendre. » Aussi cette pièce de vers, comme quelques autres que je vous enverrai, si vous le désirez, est restée vierge dans le fond de mon portefeuille.

A MES AMIS.

Amis, écoutez-moi : la mer est orageuse ;
Les vents sont furieux, la barque est dangereuse,
Mais courage ! voguons,
Le flot murmure et meurt sur la plage voisine ;
Le cygne en expirant jette une voix divine,
Et nous seuls nous pleurons.

Nous pleurons, et pourquoi ? Notre âme est immortelle ;
Vers des mondes plus beaux en brillante étincelle
Elle doit s'envoler ;
Elle doit parcourir l'espace, l'étendue ;
Elle doit se bercer sur les flots, dans la nue ;
Elle doit circuler,

Puis encor revenir sur la terre où nous sommes ;
Car hommes nous étions, et nous serons des hommes
Dans le siècle à venir.
Ce qui fut autrefois, aujourd'hui va renaître ;
Chaque siècle a ses dieux, chaque pays son maître,
Chaque homme un souvenir.

Cessons donc de pleurer sur le tombeau d'un père,
Cessons donc de gémir sur celui d'une mère !
Ils renaîtront un jour,
Peut-être encor plus grands, plus brillants, plus sublimes.
Leurs âmes, ici-bas, connaîtront moins de crimes,
Mais auront plus d'amour.

Mes amis, croyez-moi : méprisons la fortune.
Le malheur tient en vain le trident de Neptune
Et gourmande les mers.
C'est un roi sans bandeau, sans sceptre, sans puissance,
Qui voit à chaque instant sa triste décadence
Et pleure ses revers.

Nous sommes tous égaux, même jour nous éclaire.
La terre nous nourrit, la terre est notre mère,
Et nous sommes ses fils.
Pourquoi donc poussons-nous des plaintes importunes ?
Nous qui fîmes les dieux, fîmes les infortunes
Et jetâmes les cris.

Si nous étions unis dans nos jours éphémères;
Si les frères cherchaient à soulager leurs frères,
Ici-bas le bonheur
Ne serait plus, hélas! illusion, mensonge,
Affreuse dérision, monstre né d'un vain songe,
D'un rêve, d'une erreur.

Mais, sublime, éclatant, comme l'âme féconde
De celui qui créa les êtres et le monde,
Il serait radieux.
Et l'homme n'irait point, sous un amas de pierres,
A des marbres glacés adresser ses prières,
Et les croire des dieux.

Aujourd'hui, nous disons : l'Égypte fut crédule;
La Grèce, avec ses dieux, fut jadis ridicule.
Mais nous, que sommes-nous?
Aux images des saints, malheureux que nous sommes,
Nous apportons des dons: n'étaient-ils pas des hommes
Que nous adorons tous?

La crainte fit les dieux, l'audace l'imposture;
Mais la raison, cherchant l'âme de la nature,
La vit et l'adora.
Elle est seule et partout; unique, universelle,
Elle régit les cieux, rien ne vit que par elle;
Elle est, elle sera.

Adorons ce Dieu donc, et croyons que notre âme,
Première émanation de cette unique flamme,
Vient sans cesse et s'enfuit
Pour rentrer dans son sein, d'où ressortant encore,
Comme un premier rayon de la naissante aurore,
Qui monte et qui grandit.

J. Tricon.

P. S. — Je vous prie de faire à l'un de vos *médiums* ces trois questions : Cet homme sera-t-il toujours inspiré par une divinité? Cette divinité est-elle un bon ou un mauvais génie? Pourra-t-il être de quelque avantage à l'humanité? D'après la réponse de vos médiums à chacune de ces questions, je vous enverrai le reste de mes écrits.

Jules Tricon.

ASSOCIATION A FONDER DANS L'ORDRE MORAL.

SITUATION ACTUELLE DE L'ORDRE RELIGIEUX.

Un de nos frères les plus dévoués et les plus convaincus, M. le comte de Noiron, vient de publier un ouvrage intitulé : *Mission nouvelle du Pouvoir, envisagée dans ses rapports avec l'esprit d'association*, dont les journaux ont fait le plus bel éloge. Nous extrayons de ce livre, avec la permission de l'auteur, tout un chapitre, dont nos lecteurs, sans doute, apprécierons comme nous la forme, le fond et un grand mérite d'actualité.

L'union des âmes en Dieu est, on le sait, le but exclusif de la morale : chaque religion s'est, tour à tour, efforcée de l'atteindre. Aucune n'a surgi que pour répondre, dans une certaine mesure, à ce besoin de fraternité et d'adoration du commun Père dont chaque homme et chaque peuple sont plus ou moins travaillés. Ce sentiment, au berceau de toute religion, couve au sein d'une providentielle intimité de cœurs enthousiastes qu'afflige la décomposition sociale, qu'anime le désir de réaliser leur idéal de société. Il a fermenté, Dieu seul sait avec quelle ardeur, dans les cénacles des apôtres, des saints, des martyrs, des premiers pères du christianisme ! Chez les principales nations d'alors, de nombreuses réunions, appelées *Églises*, se formèrent de proche en proche, comme autant de foyers électriques de régénération. L'unité n'était pas alors simple affaire de formes ni d'enrégimentement ecclésiastique. Les Églises étaient unies, quoique distinctes, dans leurs rites et leurs traditions, surtout dans leurs ferventes prières. Semblables aux divers groupes de cristaux, chacun de ces groupes religieux avait sa structure distinctive, ses affinités moléculaires, son mode particulier de croissance. Lorsque l'autorité de l'Église romaine eut fait reconnaître sa suprématie sur les autres Églises ses sœurs, on vit, en revanche, apparaître une multitude extraordinaire d'ordres

monastiques, pleins de vigueur, dont la variété se modelait sur celle des caractères et des tempéraments les plus accentués de cette époque. Déjà les religions antiques avaient présenté un phénomène de ce genre : témoin certaines catégories du sacerdoce égyptien et persan, les prophètes hébreux, les esséniens, les moines bouddhistes, chinois et japonais, les disciples de Pythagore, etc.

Les œuvres des principales confraternités religieuses du monde moderne ont été, au jour de leur première sève, très-salutaires. Si, plus tard, leur propre dégénérescence, si de violentes secousses, si le nouveau courant des idées générales ont dissous les unes et enchaîné les autres, néanmoins le sentiment dont elles émanèrent, — le besoin d'une famille spirituelle, — leur survit, et rien ne l'étouffera. Il essaye aujourd'hui à se satisfaire, soit au sein, soit en dehors des religions officielles. On peut en citer maintes preuves, depuis les Mormons et les sectes de visionnaires de l'Amérique jusqu'aux *Frères de Saint-Joseph de Cîteaux*, depuis les religieuses protestantes de Strasbourg jusqu'aux *Petites sœurs des pauvres* et aux *Dames de l'Espérance*. Peu à peu cet esprit se manifestera avec une physionomie conforme au caractère de notre époque, et poursuivra le genre d'œuvres auquel nos tendances si diverses le porteront.

Naturellement, l'indépendance d'idées et d'allures avec laquelle surgiront la plupart des nouvelles associations troublera les esprits qui, par tradition ou par choix, voués au culte d'une religion chérie et tenue par eux pour la meilleure, voudraient voir enlacée dans leurs propres liens l'humanité entière, et regardent comme un devoir de les propager, du moins dans leur sphère d'action. Il importe de transporter ces âmes fidèles et dévouées vers un tout autre point de vue.

Sous le rapport des tendances morales, il y a entre les nations et les races encore plus de différences caractéristiques et de nuances délicates que n'en offre leur constitution physique.

A cette persistante diversité d'instincts et de besoins, indéfinissables autant qu'impérieux, doit en correspondre une semblable dans les moyens de les satisfaire, dans le traitement et l'hygiène des âmes. Il faut admettre cette nécessité sous peine de tomber dans une erreur dont sont toujours sortis excès, fautes et crimes. Voir ses semblables souffrir et leur contester le droit de se guérir par d'autres remèdes que ceux dont on fait soi-même usage, n'est-ce pas imiter un médecin qui préférerait la mort d'un malade à son rétablissement par d'autres formules que les siennes ? Un peu de réflexion suffit pour sentir tout ce qu'a de cruel et d'insensé la prétention de sacrifier à une seule doctrine et à une seule organisation religieuse toutes les autres. D'ailleurs, l'histoire complète des calamités successivement enfantées par les divers genres de fatanisme n'en suggère-t-elle pas à jamais le dégoût ?

Mille et mille voies conduisent à Dieu. Telle considération, telle croyance, telle cérémonie, qui émeuvent Pierre, trouvent Paul insensible. Les deux apôtres de ce nom divergèrent eux-mêmes de vues : l'un, né juif, restait attaché au rite hébraïque, à la circoncision qu'il voulait imposer aux chrétiens ; l'autre, né à Tarse, intelligence bien plus ouverte, voyageur cosmopolite, savait parler aux Grecs, aux Romains, aux Barbares, leur propre langage, et faire vibrer en chacun d'eux la corde persuasive.

Les institutions religieuses prennent la teinte du caractère du peuple chez lequel elles existent, et les sentiments religieux de chaque homme reflètent également son organisation : aussi les voit-on se modifier de conserve, suivant les temps, les lieux, les intérêts dominants. Mais, chose admirable ! s'il n'est pas deux intelligences qui se superposent, comme deux triangles équilatéraux, dans toute leur étendue, deux cœurs peuvent s'embrasser dans l'amour de Dieu et du prochain, et cet embrassement est le but suprême du vrai christianisme et de la vraie philosophie. En dépit de l'orgueil et de l'esprit de caste et de corpora-

tion (contraire à l'esprit de fraternité et d'association), la liberté de culte et de croyance n'est point exclusive de ce qu'on doit entendre par unité morale ; l'oppression ou la simple pression n'aboutissent qu'à une artificielle et précaire unité. Les âmes pures de chaque religion forment autant d'anneaux d'une chaîne qui nous attache au trône de *Notre Père!*

Ici trouvent naturellement leur place, vis-à-vis des divers pouvoirs religieux actuels, des considérations analogues à celles que nous avons fait valoir vis-à-vis des pouvoirs politiques. Que de rapports, en effet, entre leur conduite, leurs fautes, leurs vicissitudes ! Aussi que de rapports entre leur mission respective ! La différence des orbites qui leur sont tracées n'infirme nullement l'identité du but qu'elles ont à poursuivre. Émanation d'un même foyer, ces deux sacerdoces congénères devraient se retremper dans leur commune source, s'entr'aider dans l'accomplissement de leur œuvre, et, comme deux phares jumeaux, faire converger sur les peuples la projection de leurs feux secourables ; l'un ne peut seconder le progrès politique, l'autre ne peut vivifier les âmes que par d'incessantes effluves de lumière et de dévouement.

Les différents chefs actuels du monde religieux veulent-ils comprendre le sens et la portée des événements dont ils sont le jouet et la victime depuis plusieurs siècles ? Veulent-ils sainement apprécier et leur époque et leur situation, et ce que toutes deux exigent de leur part ? Alors, qu'ils procèdent avec autant de bonne foi que de recueillement, — et l'histoire véridique étalée sous leurs yeux, — à l'examen des questions suivantes : « Comment les religions fondées par Manou, Bouddha, Osiris, Moïse, Zoroastre, Confucius, Orphée, Odin, les druides, les prêtres étrusques, Numa, Jésus-Christ, les pasteurs de l'Église primitive, Mahomet et l'islamisme ; comment ces diverses religions, dont la primitive auréole détermina tant d'attractions, sont-elles tour à tour descendues des sublimes sommets au pied desquels les peuples émus et reconnaissants se tenaient

prosternés? Comment s'est paralysée cette puissance de persuasion, ce don d'électriser et d'orienter les cœurs, dont chacune de leurs révélatrices resplendissait dans son âge d'or? Chacune d'elles, pourtant, eut à lutter contre une corruption bien plus profonde, contre des persécutions bien plus formidables que celles d'aujourd'hui. Cette semence de vie que répandait à profusion l'Église primitive sous l'ombre du plus colossal despotisme, et qui, arrosée du sang des martyrs, germée dans les fanges de l'Empire romain, produisit d'abord sur ses débris, puis sur un sol bouleversé par l'invasion des Barbares, de magnifiques moissons, — par quelle série de causes cette semence est-elle comme frappée de stérilité entre les mains des diverses communions chrétiennes, même dans les champs les mieux cultivés de notre sérieuse et pacifique civilisation? Comment tant de religions, qui ont successivement soumis à leur absorbante domination les consciences aussi bien que les intérêts publics et privés, voient-elles maintenant leur échapper multitudes, gouvernements, opinion publique, sciences, tous les genres de progrès et d'activité? Pourquoi languissent-elles, isolées du mouvement de notre époque et réduites, comme les captives de Babylone au bord du fleuve, à tromper l'ennui de l'exil en chantant leurs anciens triomphes? Observez les anciens cultes dans tous les continents. Chacun d'eux, dans ses temples rajeunis, donne à ses autels de plus frais ornements et des voix plus éclatantes à ses chaires; mais pourquoi l'affluence est-elle due plutôt à la routine et à la curiosité qu'à l'enthousiasme et à la foi? Pourquoi, malgré d'incontestables vertus, l'ascendant de leurs pontifes est-il affaibli là même où il a exercé le plus d'empire? Pourquoi la vigne du Seigneur en friche là où elle était le mieux cultivée? Pourquoi (phénomène instructif!) est-ce du sein même du sacerdoce que s'élancent leurs plus redoutables adversaires? Comment, en un mot, les religions ont-elles perdu le don de la parole vive et leur action souveraine sur la société?... »

Que ceux qui occupent les premiers degrés des hiérarchies religieuses, faisant appel à toute l'impartialité dont ils sont capables, demandent au raisonnement et à l'histoire universelle les causes nombreuses de ce fait capital, et qu'ils aient le courage de les articuler nettement, sans en omettre ni atténuer une seule, et d'en suivre toute la filiation. Elles leur donneront, en récompense, la clef de vérités et d'enseignements d'un parfait à-propos pour leur gouverne. Ils comprendront que la consolidation de leur trône spirituel ne peut avoir lieu par le maintien ou l'imitation des abus qui, de longue main, l'ont miné.

Ç'a été de tout temps et c'est encore partout la prétention des sacerdoces d'être ambassadeurs du ciel et dépositaires infaillibles de la vérité. Eh bien ! l'heure a sonné pour eux d'ouvrir leurs sanctuaires et d'en faire jaillir tout ce qu'ils recèlent de salutaire et de divin. Les peuples ne sont-ils pas affamés du sentiment religieux ? Combien d'hommes, attristés de l'existence que ce siècle leur fait, attendent qu'il soit donné à leur âme d'éprouver le tressaillement d'une nouvelle vie ? Qu'à ce symptôme, qu'à cet appel, les chefs de religions se rendent ! « O pasteurs ! leur crie Fénelon, élargissez, élargissez, répète-t-il, vos entrailles ; vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères ; ce n'est pas assez, soyez mères ! » A ce sentiment apostolique il faut joindre l'intelligence de son époque et des œuvres qu'elle réclame. L'importance qu'y attachait l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, lui donna la hardiesse d'écrire au pape Eugène III, son ancien disciple : « Si les grands sont tenus de méditer de grands desseins, qui doit en concevoir plus que vous ?... C'est une chose monstrueuse (*monstruosa res*) qu'une très-haute dignité échue à l'ineptie ou à la médiocrité. »

Il en a coûté aux successeurs de ce pape d'avoir périmé le délai utile des réformes nécessaires. Au concile de Vienne (1287), l'évêque Guillaume Duranti avertit en vain Clément IV

qu'il fallait « *réformer l'Église dans le chef et dans les membres.* » D'ajournements en ajournements, on arrive au quinzième siècle. Alors, un prince de l'Église que Bossuet appelle « le plus grand homme de son temps », le cardinal Julien Cesarini, au concile de Bâle, représentait à Eugène IV que les désordres du clergé « excitaient la haine du peuple contre tout l'ordre ecclésiastique » et entraîneraient « de plus grandes hérésies que les précédentes. On rejettera, concluait-il, la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome, qu'on regardera comme la cause de tous ces maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. La cognée est à la racine, l'arbre penche, et c'est nous qui le précipitons à terre ! » Ces avertissements étaient restés infructueux, et, nulle réforme ne s'opérant, l'Église fut réveillée de son marasme par l'explosion des réformes violentes du protestantisme. Alors fut porté dans les entrailles de la théocratie un scalpel qu'y retourna brutalement la philosophie du dix-huitième siècle, mais qu'une érudition universelle promène aujourd'hui d'une main plus redoutable et bien mieux exercée.

Si ce qui reste de sève dans les religions officielles se tourne en excroissances qui les détériorent plutôt qu'en fruits bienfaisants ; si la puissance régénératrice ne s'élance point de l'âme des divers représentants de l'autorité religieuse et ne s'épanche point sur les peuples matérialisés, bientôt ces institutions vénérables et séculaires s'écrouleront par l'affaissement de leurs colonnes. Puis, comme les nations ne peuvent rester plongées dans l'anarchie morale, la Providence choisira des instruments appropriés à son dessein sur le dix-neuvième siècle, des instruments conformes à « une nouvelle manifestation de sa toute-puissante bonté en faveur du genre humain. » Ainsi concluait avec tristesse, un peu avant sa mort, l'infatigable champion du catholicisme, J. de Maistre.

Au reste, quel principe a tour à tour suscité les religions ? Tout nouveau sacerdoce fut, à son début, une insurrection

contre un sacerdoce dégénéré. Moïse se révolte contre les prêtres d'Égypte, ses instituteurs ; Bouddha, contre le parasitisme orgueilleux de la caste brahmanique ; Jésus-Christ, contre l'égoïsme et l'hypocrisie des docteurs de la loi ; les fondateurs de l'Église, contre l'intolérance du pontificat césarien.

De tout ce qui précède, quelle induction à tirer pour la pratique ?

Lorsqu'on observe l'ardente activité de l'esprit humain dans la sphère morale et religieuse ; lorsqu'on réfléchit sur l'insaisissable nature de ces forces et leur préexcellence sur les autres, sur l'incurable nostalgie de nos âmes ici-bas et la multiplicité des voies dans lesquelles elles s'élancent vers leur patrie, enfin sur l'incompressibilité de cet élan dans chacune de ces voie , on doit arguer d'un tel besoin d'expansion à une immense variété d'associations religieuses. Dans l'ordre économique et dans l'ordre intellectuel, nous avons vu aussi une très-grande variété des vocations nécessiter une foule de tribus et d'essaims laborieux. Le monde religieux recèle en ses flancs encore plus de puissance d'agrégation, encore plus de germes d'institutions multiformes. Sachons donc, à l'exemple du commun Père, consentir au libre jeu des aspirations humaines vers lui. Sa grâce n'opère-t-elle pas en nous par les dons les plus divers, et ne nous conduit-elle pas par les sentiers les plus opposés ? Respectons ses vues impénétrables sur chaque organisation. Laissons toute âme, comme toute fleur, recevoir et le rayon approprié à sa nature, et les couleurs dont elle se revêt, et le parfum qu'elle exhale ! Laissons chacune s'assimiler, au gré de son tempérament, quelques-unes des vérités disséminées dans l'univers, s'éprendre de celles des perfections de la Divinité dont elle-même nous donne le goût et l'attrait ! En un mot, laissons toute âme sentir, comprendre, adorer à sa manière, avec son groupe d'âmes sœurs ; laissons-la faire sa partie dans celui des orchestres et des concerts auquel sa voix fut prédestinée.

FAITS MAGIQUES DE L'ORIENT.

AVEU DE LA PRESSE A CE SUJET.

M. Paul de Saint-Victor est un des écrivains les plus remarquables de la presse quotidienne. Dans un feuilleton où il parle des deux Chinois qui font des choses si extraordinaires en ce moment à Paris, il s'exprime de la manière suivante :

« Les deux Jongleurs Chinois ont été vivement applaudis. Leurs tours, qui émerveillent le public, ne sont pourtant que les enfantillages de l'art asiatique. En Orient, la jonglerie touche à la féerie ; et la Magie Blanche est aussi savante que la Magie Noire. Quelle pauvre figure feraient nos escamoteurs et nos prestidigitateurs parisiens auprès des jongleurs de l'Égypte et de l'Inde ! Les apparitions fantasmagoriques de M. Robin feraient sourire ces *Harvis* du Caire qui évoquent dans le creux de la main d'un enfant pris au hasard la personne vivante ou morte dont les spectateurs disent le nom, et la font dépeindre par ce même enfant, aussi exactement que s'il en traçait le portrait. — M. Léon de Laborde raconte, dans ses *Commentaires géographiques sur la Genèse*, une séance donnée au Caire par un Harvi célèbre, à laquelle il assista chez lord Prudhoe. Le Harvi traça dans la main d'un petit Arabe un carré entremêlé de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse, et lui dit de chercher le reflet de son visage, vacillant dans l'encre. Quand l'enfant l'eut trouvé, il versa sur un réchaud des poudres odoriférantes : les parfums petillèrent sur les charbons embrasés, et le magicien se mit à chanter des paroles bizarres. L'incantation terminée, il pria les assistants de nommer à haute voix la personne qu'ils désiraient faire connaître. — « Nous nous regardâmes tous, — dit M. de Laborde, — et, comme toujours, dans ce moment, personne ne retrouva un nom dans sa mémoire. — Shakspeare, dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe. — Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit le Harvi, — Amène Shakspeare ! cria l'enfant d'une voix de maître. — Le voilà, ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant. — Comment est-il ? — Il porte un manteau noir, il est tout habillé de noir, il a une barbe. — Est-ce lui ? nous demanda le magicien d'un air fort naturel ; vous pouvez, d'ailleurs, vous informer de son pays, de

son âge. — Eh bien, où est-il né ? dis-je. — Dans un pays tout entouré d'eau. »

« Les autres personnes désignées par les assistants furent évoquées avec la même certitude. Après quelques expériences, le Harvi avertit que l'enfant commençait à se fatiguer; il lui releva la tête en lui appliquant ses pouces sur les paupières et en prononçant des mots mystérieux. L'enfant semblait ivre : ses yeux étaient hagards et la sueur coulait sur ses joues; mais il reprit bientôt connaissance et répéta ce qu'il avait vu, en y ajoutant de nouveaux détails.

« Les jongleurs indiens ne sont pas moins prodigieux : leur physique diabolique battrait à plate couture la physique amusante de Robert-Houdin. C'est sur le sol qu'ils opèrent, nus jusqu'à la ceinture, sans table et sans gobelets, sans manches et sans gibecières : quelques vieux paniers pleins de serpents et de guenilles composent tout leur attirail. — Un voyageur raconte qu'il vit un de ces merveilleux saltimbanques prendre une cruche pleine, verser l'eau à terre, la jeter dans son oreille, la rendre par la bouche, s'administrer sur le crâne des douches torrentielles... et la cruche, toujours remplie, ne diminuait pas d'une seule ligne. — On le vit ensuite poser ses pieds sur de larges plaques de bois, unies comme la glace, et danser avec ces babouches impossibles aussi facilement que s'il avait chaussé des sandales. — Pour son dernier tour, il prit par la ceinture un jeune garçon qui l'accompagnait, lui attacha les mains et les pieds, et l'enferma dans un filet de pêcheur. Ainsi lié et garrotté, il le posa dans un panier, dont il rabattit le couvercle. Mais le panier ne se ferma pas : il y avait plus de trois pieds d'intervalle entre ses deux bords. Alors l'Indien le recouvrit d'un manteau, et l'on vit s'affaisser par degrés le corps qui se modelait sous ses plis. Au bout de quelques instants, le filet et les cordes qui attachaient le captif volèrent en morceaux, et une voix qui semblait tomber des nues s'écria : Adieu ! — « Il est parti pour Benarès ! il s'est envolé ! » dit en riant le jongleur, et soulevant le manteau, il en tira le panier étroitement fermé. Puis, comme pour s'assurer que son prisonnier en était sorti, il le fendit par le milieu d'un grand coup de sabre. Des flots de sang jaillirent par les mailles... mais le couvercle se souleva en même temps, et l'enfant en sortit éclatant de rire.

« Ce ne sont là que des prestiges; voici des prodiges. Il y a trente ans, un brame indien donnait à Madras le spectacle d'un exercice de son invention, qui consistait à se détacher de la terre et à se tenir en l'air, à la hauteur de quelques pieds, sans que l'on pût soupçonner comment il y restait suspendu. — « Sche-

schal, — dit un officier anglais, témoin oculaire, — me montra d'abord un banc d'environ dix-huit pouces de haut, sur lequel deux étoiles de cuivre de la largeur d'un écu étaient incrustées. Lorsque j'eus examiné cette première pièce de son appareil, il tira un bambou de deux pieds de long, et dont le creux était environ de deux pouces et demi. Vint ensuite une peau de gazelle d'environ deux pieds de long sur quatre pouces de tour. Alors, l'opérateur, muni de ces objets et d'un grand sac, se cacha sous un châle d'une ampleur suffisante, sous lequel il manœuvrait avec beaucoup d'activité. Au bout de cinq minutes, il donna l'ordre de le découvrir, et on le vit assis en l'air, les jambes croisées. Son bras droit était appuyé sur le bout de la peau de gazelle, qui se prolongeait horizontalement jusqu'à la tige de bambou fixée verticalement sur le banc, à la place marquée par l'une des étoiles de cuivre. L'homme se tint plus d'une demi-heure dans cette posture, faisant passer entre ses doigts les grains d'un chapelet, sans donner aucun signe de gêne ni de fatigue. On eût pu croire que cette attitude lui était habituelle. J'ai vu quatre fois ce personnage singulier et son exercice ; chaque fois, je l'ai pressé de me révéler son secret, mais les sollicitations et les offres ont également échoué. »

« Un miracle plus extraordinaire encore est celui de ce fakir du Pendjab, doué de la faculté fabuleuse de se faire enterrer vivant et de ressusciter quelques mois après. Voici l'histoire apocryphe ou vraie, telle que la raconte M. Osborne dans sa Relation de la cour du roi Rundjit-sing. A son témoignage, il faut ajouter ceux du général Ventura et du capitaine Wade, agent politique à Lodhiana, qui assistèrent, avec le maharadja et les chefs siks, à l'enterrement et à la résurrection de ce gnome humain. — Après quelques préparatifs hygiéniques, le fakir se déclara prêt à subir l'épreuve. Les officiers anglais et les chefs siks se rassemblèrent autour d'une tombe en maçonnerie, construite exprès pour le recevoir. Le fakir ferma ses oreilles et ses narines avec de la cire, et se dépouilla de tous ses vêtements.

« On l'enveloppa, comme un mort, dans un suaire de toile, puis, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière, de manière à boucher l'entrée du gosier. Il tomba en léthargie aussitôt après cette opération. Le suaire qui le contenait fut fermé, et le maharadja y opposa son cachet. Il fut placé ensuite dans un coffre cadenassé et scellé, qu'on descendit dans la tombe. On y jeta de la terre, sur laquelle on sema de l'orge. Les sentinelles qui devaient veiller en se relayant jour et nuit furent placées autour du sépulcre. Pendant les dix mois que dura l'inhumation du fakir, le maharadja vint visiter deux fois son tom-

beau, et deux fois il fit ouvrir sa bière devant lui. Il y dormait tel qu'on l'y avait couché, inanimé et rigide. — Le dixième mois expiré, on procéda à l'exhumation définitive du fakir. Le général Ventura et le capitaine Wade étaient accourus; ils virent ouvrir les cadenas et briser les scellés qui fermaient le coffre. L'homme y gisait mort en apparence; son pouls ne battait plus, et son cœur était arrêté. Alors un des assistants introduisit le doigt dans sa bouche et déroula sa langue repliée; un autre versa lentement de l'eau chaude sur son corps, qui donna bientôt quelques signes de vie. Après deux heures de traitement, le fakir se releva, pâle encore, mais se ranimant à vue d'œil, comme un homme qui reprend ses sens en sortant d'un pesant sommeil.

« C'est incroyable; mais quoi d'impossible dans ce pays fabuleux? « Je le crois, parce que c'est absurde, » est un mot qui pourrait s'appliquer à tous les récits qui nous viennent de l'Inde. Ce fakir, vivant sous terre dans une tombe, comme ces crapauds qu'on trouve dans l'intérieur des pierres, les pattes collées à leur ventre et leurs grands yeux d'or immobiles, n'est pas, en somme, plus extraordinaire que ces *Yogis* indous, attestés par tous les voyageurs, qui restent pendant des années entières les bras levés vers le ciel jusqu'à ce que leurs muscles se dessèchent et que leurs articulations s'ankylosent, ou les mains jointes et recourbées, jusqu'à ce que les ongles grandis se rejoignent en perçant les paumes. »

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

Paris, imprimerie de Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Aperçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste*.

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux sceptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiritualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifestations *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde ; ces faits ont constitué le principal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies anciennes. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des bons et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la noblesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les conditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des communications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est, n'est pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude ; mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications *médianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, guérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal ? — Satan a-t-il jamais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions de l'Occident ? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui les provoquent à se manifester ? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose pernicieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à faire affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion ? — Des procès de sorciers au moyen âge ! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant dans la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée d'éclore !

Etudes et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de psychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiritualisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations spiritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue du livre chinois *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des livres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, du *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de l'*Edda*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue spiritualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et des prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du druidisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnosticisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines spiritualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans ceux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les différentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers procédés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation qu'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les visions, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus célèbres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiritualistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup d'œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu lieu en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — Pythagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — Sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigitte, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint Dominique, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la dame Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, sainte Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, Dominique de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Élisabeth de Falkenstein, Oringa, Venturin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, Cardan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette Bourignon, Marie Alacoque, Élisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, Cagliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de Mœrl, Davis, Willis, etc., etc.

PUBLICATIONS MAGNÉTIQUES OU SPIRITUALISTES

QU'ON TROUVE AU BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*

Paris, impr. de Jouaust et fils, 338, rue Saint-Honoré.